Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 34 (1896)

Heft: 48

Artikel: Djan Guelin dein l'étrandzi

Autor: C.-C.D.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-195865

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

la préférence doit être donnée, sans aucune hésitation, à ceux d'outre-mer.

L'Américaine qui ne peut pas se payer une domestique trouve à la remplacer avantageusement par son mari. On n'imagine pas la patience avec laquelle un Américain peut charrier son baby dans les rues pendant des heures.

Il sait à merveille l'envelopper dans ses langes, le tranquilliser la nuit et lui donner le biberon au moment convenable.

Il se lève de bonne heure, trouvant qu'une femme seule peut se permettre de rester tard au lit. Puis il allume le feu, prépare le bois pour la journée, en attendant que l'eau soit assez chaude pour faire le café et, s'il en a le temps, il prend un panier et court aux provi-

Le mari américain ne vit que pour ses affaires et ne les quitte que pour rentrer chez lui. Jamais il ne s'amuse à regarder d'autres femmes que la sienne, car elles ne comptent plus pour lui, et si elles le saluent en passant d'un gentil bonjour, il ne leur répond que par un son inarticulé qui ressemble à un grognement.

Il a les visites en horreur et s'il es :t tenu d'en faire une, il garde un silence obstiné et réflechit profondément à ses affaires.

Si sa femme reçoit, il n'écoute pas ce que ces dames peuvent se dire, mais il s'en va discrètement fumer une pipe dans sa chambre ou mettre un peu d'ordre dans la cuisine.

Il admire généralement sa femme dans tout ce qu'elle fait et lui donne sans rien garder pour lui le tot al de ce qu'il gagne. Tout ce que madame dit, est bien dit: c'est elle qui choisit l'apparter nent, le docteur, la maladie qu'on aura po andant l'été. L'endroit où on ira la guérir, f stc.

Non seulement il admire sa femme, mais il l'aime beaucoup: en cela c'est le gouvernementlui-même qui donne l'exemple, puisqu'on dit que jusqu'ici tous les présidents se sont

mariés par amour.

Mais c'est assez pour une fois, car je n'aimerais pas faire couler les larmes des dames qui liront ces lignes : j'ai déjà sur la conscience d'avoir porté la désolation dans le cœur de ma voisine en lui énumérant les douces vertus des maris américains. « Ah! s'est-elle écriée, entre deux sanglots, si j'avais su tout ça plus tôt, au lieu de rester ici pour être grognée et rechignée d'un bout de l'année à l'autre, je sera's partie pour l'Amérique avant d'être mariée! »

Je termine, car si j'en disais davantage sur ce sujet, je serais capable de metrouver changée en agent d'émigration!

Une abonnée.

0088000 Voyage à Paris.

J'avais vingt ans ; depuis longtemps je mourais d'envie de voir Paris : est-il un provincial qui n'as-pire à connaître la capitale ? J'économisais dans ce but; j'avais réuni une somme suffisante, lorsque j'appris que la Compagnie de l'Ouest organisait des trains de plaisir pour la grande ville. Cela me décida et je quittai Fougères, mon pays, un beau matin, à huit heures trente-trois minutes ; le soir, à dix heures vingt et une, je débarquais à la gare Montparnasse. Une heure après, j'errais sur les boulevards, écarquillant les yeux, ébloui par les lumières, stupéfié à la vue du mouvement des voitures, des piétons; non, je ne regrettais pas mon argent.

J'en étais là de mes réflexions quand je vis venir à moi un monsieur à l'air rébarbatif, vêtu d'une longue redingote boutonnée, coiffé d'un chapeau à haute forme, porteur d'une décoration et d'un énorme gourdin qu'il brandissait avec ostentation.

Il me dévisagea un instant.

C'est bien cela, murmura-t-il. Tout à coup, il me frappa sur l'épaule.

Au nom de la loi, je vous arrête, me dit-il sur un ton menaçant.

- Pardon, monsieur, lui dis-je tout troublé; vous vous trompez sans donte; j'arrive de Fougèress.

 — Pas un mot, je sais tout.
- Alors vous savez que j'arrive de Fougeres; c'est la première fois que je viens à Paris.
- Vous êtes descendu à la gare Montparnasse:
- Qui, monsieur.
- -Je vous file depuis votre arrivée; je suis de la
 - Mais; monsieur, dis-je effrayé...
- Silence! Vous vous expliquerez audépôt. Entrez là-dedans.

Il ouvrit la portière d'une voiture dans laque le je montaisplus mort que vif...

- Cocher, dit-il, à la préfécture de police

Il pritiplace en face de moi et me regarda en ifomcant les sourcils.

- Monsieur, lui dis-je, je suis certainementatvictime d'une erreur, d'une ressemblance; vous vous

- La police ne se trompe jamais, répliqua t-ilit; ne

tenez cela pour votre gouverne.

— Je me nomme Séphysin Legalles, j'arrive de e

Fougères.

Vous raconterez cela au juge d'instruction. Il tira un signalement de sa poche et-fixa altermi 1-

tivement ses regards sur moi et sur sem papierr. - Front étroit, murmuræt-il en se-parlantità ila imême, yeux chassieux, nez écrasé, levres spendla

tes, menton de galoche, oreilles grandes ; clestilia en

Ah! mon: gaillard; s'éaria-t-il, enfit mouss we ous tenons!

- Monsieur, lui dis-je, je vous jara quoeje suis innocent.

- Il faut que je vous fouille ; maison a des égs rds, sortez tout ce que vous avez dans vos pochies.

Allons, exécutez-vous de bonne volontée.

J'obéis en protestant de nouveam:

- De quoi m'accuse-tion?

- On vous l'apprendita à la préfectuere. Donne az tout ce que vous avez.

Je sortis mon porte-monnaie qui contemnit quat re cents francs en or, mon couteaus mon monchoir.

Le policier s'empara des objets.

Ce n'est pas tout, dit-il ; videz voire gousse d June Je retirai ma montre que ja lui nemis; poche de ma jaquette, je sortismon portefeuill e qui renfermait deux billets de cera francs

Le policier prit le tout.

Yous navez plus rien intergogen-t-il, le regard sévère.

- Je vous ai tout donné, répondis-je; re gardez vous-même.

Je m'en rapporte à vous, dittil.

Il étala mon mouchoir sur sas genoux, y plaça mes valeurs et en fit un paquet qu'il noua.

Tout cela sera déposé à la préfecture.

Il fit arrêter le fiacre.

Cocher, dit-il, je suis inspecteur de la sûreté; je viens de capturer un ananchiste d'angereux arrivé d'aujourd'hui avec l'intention de faire santer l'ambassade de Russie; je ne fais qu'entrer au bureau de poste pour envoyer un télég ramme à Saint-Pétersbourg : je vous comfie mon prisonniens: pla-cez-vous à côté de la portière et s'il fuit mine de s'évader, assommez le sans pitié!

- Compris! s'écria le cocher qui sauta en bas de

son siège.

Il prit son fouet par le petit bout et in se mit à monter la garde en m'injuriarit :

- Coquin, criait-il, canaille! C'est toi, grimgalet, qui veux faire du mal à nos amis les Busses? compte est bon, gredin! Espèce de musse! Tête d'assassin! J'irai te voir guiliotiner. Essaie un peu de te rebiffer que je te cassa la figure!

Il brandissait son fouet.

Fénian! C'est vrai que tu dégotes mal; faut-il que tes parents soient des propnes à rien pour ne pas t'avoir étouffé!

A ses cris, un rassemblement s'était formé; une foule hostile qui augmentait à chaque instant entourait le fiacre.

- Oui, citoyens, disait le cocher, c'est un nihiliste ; il veut faire sauter l'ambassade de Russie, assassiner l'ambassadeur,
 - A mort! A l'eau! criait la foule.

Je tremblais de tous mes membres,

Il faut le lyncher! exclama un assistant. Aussitôt mille bras souleverent le fiacre.

N'y touchez pas, dit le cocher, je réponds de sa peau et puis je ne suis pas payé.

A comoment, deux gardiens de la paix arrivèrent. Le cocher répéta ses invectives

La foule poussait des hurlements.

- Ce-niest pas toutiça, reprit le-coeher en tirant sa montre, voilà plus d'une heure que l'inspecteur de la sûreté est entré à la poste ; iline revient pas, je vais le cherchen: • Veuillez donc garder mon prisonnier, dit-il aux

agents : c'est vot'métier :

Il partit. Les agents se plantèrent devant la portière; ils eurent un maliénorme pour empécher la foule de m'écharper.

Elle voulait briser le flacre.

Je orus ma dernière heure venue:

Enfin le cocher revint ; il était furieux.

J'suis roulé! s'écria-t-il; j'suis pourtant à la coule! C'est un faux inspecteur; on ne l'a pas vu à la poste:

Qui lest-ce qui va me payen?

Il se souvint de moi.

- -Allons, décanillez, me dRail. C'est vous qui allez me régler; woilà deux houres que je vous trimballe!
- Je n'ai pas d'argent, lui dis je, l'inspecteur m'a tout pris.
- L'inspecteur! s'écria-t-il, un joli escroc ; vous niavez pas vu qu'il se fichait de vous!

Jarrive de Fougères.

- Cela se voit!

Je lui ai donné tout ce que j'avais.

- Faut-il que vous soyez moule! Vous allez me remettre votre chapeau.

Avant que j'aie eu le temps de m'y opposer, il s'en empara, remonta sur son siège, fouetta son cheval qui prit le galop. La foule s'était retirée en riant.

Il était deux heures du matin; grelottant de froid, l'errai dans les rues toute la nuit; au jour, je fus ramassé par des agents qui me conduisirent au poste où je racontaì mon aventure.

La police m'a rapatrié.

Quand on m'y reprendra à venir à Pagis! Eugène Fourrier.

Djan Guelin dein l'étrandzi.

Dian Guelin étâi on espèce dè taborniô, dè bobet que volliave por ti le diablio alla dein lo. défrou. Suffit que Marc à la véva avâi 10 louis dè gadze pè Lyon, que l'avâi lè nippès dè sona monsu et que lè dzeins lo recriàvon quand vegnâi pèce, Guelin sè fourra dein la boula dèparti assebin.

Quand lo dese à son père, lo vîlho lâi fe « Eh bin tè vu pas grava; n'ein portant prâo pan et prâo ovradzo, mâ se te vâo allâ va! »-Lo père sè peinsavè: lo faut laissi fére: l'est bintout cévè; et pi on pou dè vatze einradja logaretrà dè volliai dinse roudà.

Adon noutron Djan Guelin fâ férè son passeport; sa mère lâi câod on bio bissat po sè z'haillons; son pére lài baillè on part dè dzaunets, et la né dévant de parti, va derè atsivo!

per tot lo veladzo.

Lo leindéman sè làivè à duè z'hâorès, son pére lài espliquè lo tsemin, kâ lo pourro Djan qu'étài on pou pésant n'étài qu'asu jamé saillài dè l'hotô, et tracè dao coté dè Lozena, po lo trein. On étâi ein âoton et ti lè matins y'avâi 'na forta niola. Quand l'est que l'arrevà âo Tsalet à Gobet, sè trovà pe hiaut que la niola, et lo sélâo que sè lêvâvè, fasâi la niola qu'étâi per d'avau, tota rodze. Mon toupin que n'avâi jamé cein vu, ne vayessai perein du lé d'amont tant qu'âi montagnès; s'arrété et sè dese: Mâ, mâ! iô su-io venu; m'einlévine se cein ne vâo pas étrè la Mer Rodze; eh mon Diu se l'allâve m'arrevà coumeint à Pharaon, que ia su lo catsimo: «Il voulut passer après les Israëlites, mais les eaux de la mer retournèrent à leur place et il fut noyé avec toute son armée. »

Adon mon lulu coumeinça à grulà dein sè tsaussès; ne fâ ni ion, ni dou, sè revirè et retracè contrè la mâison, iô l'arrevà dza dévant midzo, mâ ein passeint pè lo prâ po que nion

- Eh! t'és dza quie, que lâi fâ son père, que maillivê dâi rioutès derrâi la mâison?

— Oh! câise-tè, que repond, su z'u tant quiè vai la Mer Rodze; n'é pas étà fotu d'allà pe

liein et mè su reverî.

— T'as bin fé, que lài dit son pére, que ne fe pas ébahi dè lo dza revairè, mà accuta: Lè dzeins sè vont fottrè dè tè se tè vayon dza perquie; tè faut tè catsi on part dè dzo dein lè z'éboitons, ora que lo gros caïon est veindu et ta mére tè portéra à medzi ein alleint tatà lè dzeneliès, et s'on mè demandè après tè deri que t'es dein l'étrandzi.

L'est dinsè que firon et mon Djan allà s'é-

taidrè su la paille.

Dévai lo né, aprés abrévà, tandi que lé dzeins ramessivon pè lo tsemin, après lè vatsès, vouaiquie lo pére Guelin qu'a dâi résons avoué son vesin, rappoo à n'on bocon dè bumeint que volliàvon ti dou, po cein que l'étâi à râ la bouenna. Ma fâi cein amenà dâi gros mots et l'étiont prêts à sè vouîstà.

Lo Djan qu'accutâve cein et que guegnive pe lo perte d'on niào qu'avai châota à n'on lan dâi z'éboitons, dzemelhive de ne pas poai alla reveindzi son pere. Adon à n'on momeint iò la colére lai monte à la téta, l'aovrè lo guintset dè la dzenelhire, que baillive dein le z'éboitons, soo son bré, fà lo pœing et crie ào vesin:

— Jean-Louis! eh poueson! se n'iro pas dein l'étrandzi, quinna brocha tè fotrè! C.-C. D.

A la chasse.

On nous raconte l'amusante aventure qu'on va lire et qui est, paraît-il, très authentique:

Un matin, deux gendarmes du poste de "aperçurent, dans le lointain, un homme qui portait un fusil et semblait vouloir se soustraire à leurs regards.

Aussitôt nos braves gens se mirent à courir.

Ils poursuivirent leur homme pendant un quart d'heure. Ils croyaient enfin mettre la main sur lui, quand celui-ci saisit tout à coup un arbre et, avec l'agilité d'un singe, 'grimpa jusqu'à la cime.

— Descendez donc, monsieur! s'écria l'un

des gendarmes.

Pas de réponse.

Les deux gendarmes jurent alors de ne pas

quitter la place.

Sans s'émouvoir le moins du monde, le chasseur tire de sa carnassière diverses provisions de bouche, et attaque un frugal déjeuner.

Les gendarmes étonnés, commencent à perdre courage; mais l'idée d'abandonner une si belle capture leur rend bientôt toute leur énergie.

L'un d'eux se décide, et, se servant de ses deux mains et des épaules de son camarade, il arrive jusqu'au chasseur, sans que celui-ci fasse mine de défendre la place.

- Au nom de la loi, votre permis!

Disant ces mots, le gendarme saisit d'une main triomphante le malheureux chasseur au collet.

Celui-ci tire de son portefeuille le permis demandé et le présente.

- Mais il est en règle, s'écrie le gendarme furieux.
 - Je le sais bien, dit le chasseur avec calme.
 - Alors pourquoi vous sauviez-vous?
 - Est-ce que je vous ai dit de me suivre!Pourquoi grimpiez-vous sur cette arbre?
- Est ce que je vous ai dit d'y monter? Moi, je viens déjeuner ici tous les matins. G'est une habitude et c'est mon plaisir.
 - Mais il fallait nous le dire.
 - Vous ne me l'avez pas demandé.

Un très grand nombre de nos lecteurs, notamment ceux de Lausanne, connaissent le loustic héros de cette histoire, qui est non seulement bon chasseur, mais touriste intrépide.

A l'occasion de la visite des souverains russes à Paris, plusieurs journaux ont rappelé celle qu'y fit Pierre-le-Grand en 1817. On trouve dans ces récits une curieuse anecdote : Pierre était très désireux de connaître Mme de Maintenon, cette favorite devenue la seconde femme de Louis XIV, à la suite d'un mariage secret. Mme de Maintenon, avertie à temps, s'était mise au lit pour ne point recevoir Pierre. Mais il entra néanmoins dans la chambre, alla droit au lit, en releva les rideaux et « salua la malade de la facon la plus courtoise. » Le Tsar s'excusa de l'heure sans doute inopportune de sa visite, mais étant venu en France pour voir, à Paris, les choses les plus remarquables et les personnes les plus distinguées, il avait tenu à présenter ses hommages à la marquise. Puis il lui demanda quelle était sa maladie.

— « La vieillesse! » répondit Mme de Main-

tenon d'une voix faible.

— « C'est une maladie à laquelle nous sommes tous sujets, pour peu que nous « vivions longtemps », répartit le Tsar.

Après avoir souhaité meilleure santé à la

malade, il la salua et se retira.

Un des témoins de l'entrevue a déclaré que la vieille favorite fut toute ragaillardie par la visite du Tsar, et qu'à l'aspect de celui-ci on vit paraître sur son visage un rayon de son ancienne beauté.

Aux Philippines. — Le général espagnol Huertas, chargé de réprimer l'insurrection qui a éclaté dans cette colonie, s'est trouvé dernièrement dans une curieuse situation. On sait que les insurgés comptaient sur un soulèvement des troupes indigènes. Entre autres conjurés, se trouvait un barbier indigène qui rasait le général Huertas. Au commencement de l'opération, celui-ci remarqua que le barbier se troublait. Il le questionna et le barbier répondit: « Ne me tuez pas, jevous dirai tout. J'étais engagé pour vous couper le cou en vous rasant, mais je ne le ferai pas. »

Le général lui dit: « Si ce n'est que ça, tu peux continuer. » Le barbier, tout tremblant, acheva de le raser et ensuite confessa les noms de tous ses complices, leur plan, etc.

Le général ordonna que les troupes indigènes fussent désarmées et fit fusiller deux sergents. Soixante instigateurs de la rébellion ont été déportés.

Délassement du 17 octobre. — Le tirage au sort a donné la prime à M. Ch. Zehnder, à Romanel sur Morges.

Logogriphe.

Sans ma tête, lecteur, j'ai sauvé les humains, Dont la race, sans moi, serait anéantie; Ai-je ma tête, alors secondant tes desseins, Je t'élève ou t'abaisse au gré de ton envie.

Les primes en retard sont expédiées aujourd'hui à MM. Béchert, Gysler, Ogiz et Buttex.

Contre le rhume de cerveau. — Aux nombreux remèdes déjà indiqués, contre le rhume de cerveau, il faut ajouter celui-ci, qui nous est donné par les Feuilles d'hygiène:

Chlorhydrate de cocaïne, 1 gramme. Camphre pulvérisé, 4 grammes.

Sous-nitrate de bismuth, 30 grammes. Prendre une prise toutes les heures.

Rien n'est plus simple que de faire préparer ce petit mélange à la pharmacie et de l'essayer.

Potage aux petits oignons. — Epluchez avec soin des petits oignons; faites-les blanchir, puis sauter dans du beurre avec un peu de sucre; quand ils ont pris une jolie couteur, versez du bouillon dessus, achevez la cuisson, mettez un peu de poivre, dégraissez et versez sur des croûtons frits.

Jeunes Commercants. — A l'occasion de son 24° anniversaire, les nombreux membres et amis de cette société seront réunis ce soir au théâtre, où les convient une représentation variée et un bal qui procureront à tous de gais instants.

Mardi prochain, soirée de la Société française de bienfaisance, au profit de ses assistés. L'obligeant concours de M^{me} R., cantatrice de grand talent, de M. Scheler, de M. Baudet, violoniste, de la Société de Belles-Lettres, et de M. Dufour, qui dirigera un assaut d'armes, en assurent le succès. — Billets chez MM. Tarin et Dubois.

Amis-Gymnastes. — Au moment de mettre sous presse, nous recevons le programme de la soirée annuelle de cette société. Heureusement composé d'un choix de morceaux de musique et d'exercices gymnastiques, et se terminant par une Gavotte écossaise, il nous promet quelques heures délicieuses. Nombreux sont ceux qui voudront en profiter.

Théâtre. — Jeudi, la 2^{me} représentation de la *Mégère* a eu le même succès que la première ; elle méritait une salle mieux comble.

Demain, dimanche, un drame à grand spectacle : **La jeunesse des mousquetaires**, par A. Dumas. — Jeudi, 3 décembre, *L'Etincelle*, comédie en 4 acte, de Pailleron, et *L'Amiral*, comédie en 2 actes, de Jacques Normand. Ces deux charmantes pièces sont du Théâtre-Français.

Concerts. — Nous rappelons le concert que Mme Térèsa Tosti, cantatrice, et M. Panzer, pianiste et compositeur, donneront vendredi soir au Casino-Théâtre.

Mme Tosti nous arrive précédée d'une réputation bien établie. Elle s'est fait entendre dans toutes les capitales de l'Europe et partout son succès a été éclatant.—Billets en vente chez MM. Tarin, Fœtisch et Dubois.

Ariana. — Tous ceux qui ont visité ce magnifique musée et apprécié l'amabilité et la grande complaisance de son directeur, liront avec plaisir les lignes suivantes empruntées à la *Tribune de Genève*:

Dimanche dernier, M. Godefroy Sidler, conservateur de l'Ariana, a réuni à sa table tout le personnel de ce vaste domaine, ainsi qu'il le fait chaque année. Cette réunion a présenté un caractère particulièrement original; M. Sidler, renouvelant un usage antique, s'est fait le serviteur de son personnel, avec une bonne grâce, une cordialité parfaite.

Aussi, au dessert, a-t-on porté un toast chaleureux à cet excellent maître qui sait se faire aimer et estimer en même temps, par son esprit de justice et sa bienveillance. On n'a pas oublié la distinguée maîtresse de la maison qui accueille toujours si gracieusement ses invités.

L'après-midi a passé comme par enchantement et la réunion est restée pleine d'entrain jusqu'à la fin.

Le maire d'une petite commune de la Lozère ne s'étant pas aperçu que le registre destiné à enregistrer les mariages était terminé, se trouva pris au dépourvu et ne put procéder à l'union de deux fiancés.

Il les a renvoyés dos à dos après leur avoir délivré ce certificat authentique :

« Le maire de la commune déclare à n'importe qui qu'il est absolument dans l'impossibilité de marier le sieur Clément-Ferdinand Memet, tailleur, avec Marie-Julie Pages, les registres de l'état-civil étant terminés. »

Un brave homme, qui s'est ramassé une belle fortune en vendant des chiffons, s'étant retiré des affaires, vise au grand seigneur. Il a un domestique avec lequel il vit seul, et une cloche qu'il fait tinter tous les jours à midi, à l'heure de son diner. A midi, il prend son chapeau et appelle son domestique:

— Jean, voici le moment de diner. Je descends dans la rue, sonnez la cloche, afin que je vienne me mettre à table.

L. Monnet.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.